title : Journal de l’Empire (1810-07-05), Théâtre français, *Les Femmes savantes*.

creator : Julien-Louis Geoffroy

editor : OBVIL

copyeditor : Camille Fréjaville (OCR et stylage sémantique)

publisher : Université Paris-Sorbonne, LABEX OBVIL

issued : 2016

idno : http://obvil.paris-sorbonne.fr/corpus/journaldelempire/1810/theatrefrancais/femmessavantes

source : Journal de l’Empire, Paris, Lenormant, Jeudi 5 juillet 1810.

created : 1810

language : fre

# Théâtre français. *Les Femmes savantes*.

Nous avons toujours des femmes savantes, malgré Molière et sa comédie : nous en avons même beaucoup plus qu’il n’y en avait de son temps ; mais nous n’avons plus de platoniciennes : c’est un ridicule dont les femmes se sont parfaitement corrigées. Leur esprit s’accorde très bien avec le corps ; leur philosophie, loin de s’élever au-dessus des sens, ne tend qu’à s’en rapprocher ; leur métaphysique n’est que dans leur langage et dans leurs petits vers : elles sont très physiques, très naturelles dans le commerce de la vie, parce que la physique est la science aujourd’hui la plus perfectionnée, et celle qui influe le plus sur la société.

Je suis toujours surpris que des précieuses et des pédantes ne soient pas scandalisées de l’épigramme ou du madrigal de Trissotin, sur un carrosse de couleur amarante : la chute en est sans doute assez plate, assez ridicule pour avoir droit à leur admiration ; mais le sujet est d’une grossièreté qui devrait effaroucher la délicatesse de ces bégueules si révoltées contre l’amour même le plus légitime ; car de quoi s’agit-il ? Du présent d’un carrosse fait par un homme à sa concubine, à la femme qu’il entretient. Quoi de plus profane, de plus indécent, de plus capable de faire froncer le sourcil à des prudes renforcées, qui condamnent même le mariage et les désirs les plus honnêtes ? Celui qui a fait le présent commence par se plaindre qu’il est déjà à moitié ruiné par les dépenses où l’amour l’engage ; ce qui est très grossier dans un madrigal : il pousse la malhonnêteté jusqu’à donner à sa maîtresse le nom d’une fille publique, d’une fameuse courtisane de la Grèce ; il l’appelle sa Laïs. Loin de frémir à ce nom qui traîne la pensée sur le plus sale vice, Philaminte se récrie sur l’érudition de l’auteur. Assurément, il n’y a pas de quoi se récrier : c’est l’érudition du plus petit écolier. Je m’imagine, moi, que cette Philaminte si savante, ne savait pas ce que c’était que cette Laïs, et quelle était sa professions : elle la prenait peut-être pour quelque princesse grecque. Je ne dis rien de l’idée d’un homme qui ayant donné un carrosse à sa maîtresse, fait exprès un madrigal pour avertir tous ceux qui verront passer le carrosse que c’est lui qui l’a payé. Il n’y a dans cette conception rien de ce qui a rapport à l’esprit faux, maniéré, précieux, à cet esprit qui séduit de fausses savantes : il n’y a que de la grosse bêtise.

La scène de Trissotin avec les femmes savantes est fort longue, et languit un peu vers la fin, surtout lorsqu’après la lecture du sonnet et du madrigal, les trois femmes se jettent sur leurs systèmes philosophiques et sur les projets de leurs académies. Il y a dans leur dialogues une foule de plaisanteries qui ne ressortent point assez au théâtre, ou que les actrices elles –mêmes n’entendent pas assez pour les bien appuyer : elles font beaucoup plus d’effet à la lecture ; cependant Mlle Leverd a débité d’un ton assez ferme ce vers excellent, qui peut servir de devise à toutes les académies, corporations, associations, coteries littéraires :

Nul n’aura de l’esprit que nous et nos amis.

C’est un grand argument contre l’utilité des compagnies savantes : tous les avantages qui pourraient en résulter sont détruits par l’esprit de corps et de parti, le plus funeste poison de la littérature et de tous les arts.

Une des plus belles scènes est sans doute celle où l’on voit un courtisan en opposition avec un pédant ; c’est là que Molière a marqué avec la force et la profondeur qui caractérisent son génie, la différence qui se trouve entre l’esprit et la science, deux choses très bonnes par elles-mêmes, et l’abus qu’on en fait trop souvent : abus si fatal au bon sens, à la raison et aux mœurs :

Un sot savant est sot plus qu’un sot ignorant.

C’était là une de ces grande vérités que la philosophie du dix-huitième siècle semble avoir méconnue ; c’est dans ce siècle, surtout, qu’on a donné à l’abus de l’esprit et du savoir une importance ridicule qui vers la fin a dégénéré en folie. On dirait que Clitandre a voulu peindre les beaux esprits du dix-huitième siècle, lorsqu’il a dit, avec tant de franchise et d’énergie :

Il semble à trois gredins, dans leur petit cerveau,

Que pour être imprimés et reliés en veau,

Les voilà dans l’Etat d’importantes personnes ;

Qu’avec leur plume ils font le destin des couronnes ;

Qu’au moindre petit bruit de leurs productions,

Ils doivent voir chez eux voler les pensions ;

Que sur eux l’univers a la vue attachée ;

Que partout de leur nom la gloire est épanchée,

Et qu’en science ils sont des prodiges fameux.